

# Retour aux sources



Pipo

Avril 2020

# Retour aux sources

*R.A.S.*

## Chapitre Un. Phrases.

"Tu sais, ta grand-mère, tu as tort de la mettre sur un piédestal". Il y a des mots qui vous restent en mémoire sans qu'on puisse vraiment en savoir la raison. Non qu'ils froissent, qu'ils amusent ou suscitent quoi que ce soit de particulier. Ce sont des phrases qui ont l'air de dire « A toi de compléter ça ». Et pour Jérôme cette petite remarque que sa mère lui avait faite quand il avait environ dix-sept ans entrain complètement dans cette catégorie.

Ce sont autant de petites phrases qui s'accumulent en chacun. On sait rarement dire pourquoi elles s'ancrent en soi si profondément. Le contexte ? Oublié. L'ambiance ? Oubliée. La saison, l'époque à 10 ans près au moment où elles ont été prononcées ? Oubliées. Tout comme la tonalité de la discussion, ce qui a bien pu y conduire, et tout le reste. La seule chose qu'on peut identifier c'est une espèce de point d'interrogation qui s'y accroche. Et puis le temps imprime son parangonnage à ces bribes de conversations en égalisant le tout. Il ne reste plus qu'un sentiment vague mais la certitude d'un cas non résolu.

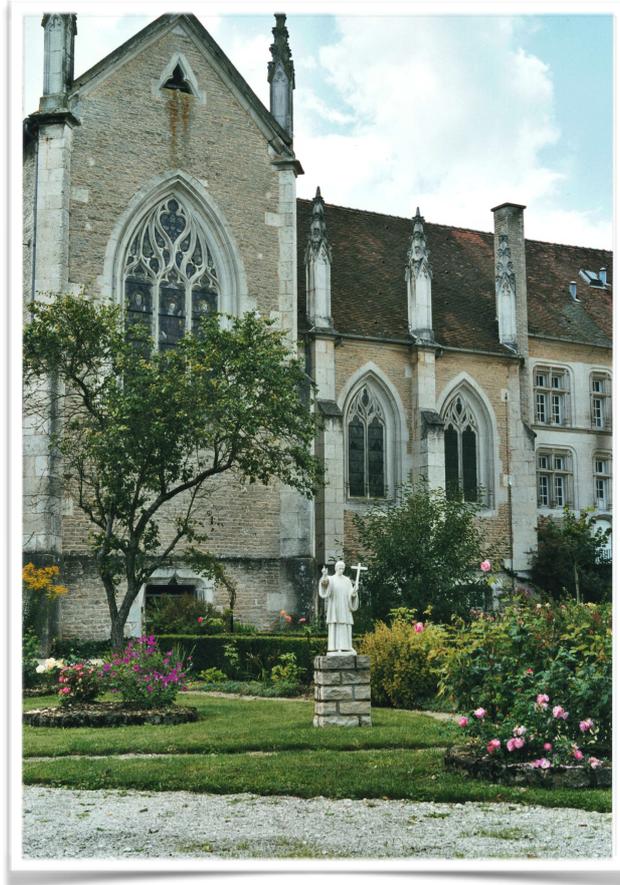
On ne parle pas ici de vrais gros mystères, mais de sensations imperceptibles qui font tout de même se dire qu'il y a un truc qui cloche.

Et puis le temps passe encore, et les potentiels témoins disparaissent un à un. On se résigne à ne jamais savoir. A ne jamais éclaircir tout ça. Jamais même savoir s'il y avait quelque chose à savoir.

D'autant que Jérôme avait connaissance des relations assez conflictuelles qu'entretenaient sa mère et sa grand-mère. Tout le monde savait dans la famille que la grand-mère avait abandonné au moment de la débâcle ses quatre enfants dont la mère de Jérôme était l'aînée. Leur mère les avait confiés à un orphelinat, plus exactement. Chez les bonnes sœurs. Pour des orphelins désargentés comme eux, la vie n'était qu'une succession de brimades agrémentées de fessées aux orties, qu'il fallait préalablement

ramasser, de corvées de pluches interminables, et d'obligation de dormir les bras au dessus des couvertures et le long du corps.

Il y avait trois filles et un garçon, espacés régulièrement de deux ans d'âge. Quel poids sur les épaules de la mère de Jérôme ! Elle n'avait qu'une douzaine d'années, et se sentait un peu comme une mère de substitution vis-à-vis de ses frère et sœurs.



Abbaye de St Loup sur Aujon. Ancien orphelinat.

Mais pour Jérôme, tout cela restait obscur. C'était évidemment une époque qu'il n'avait vraiment pas connue, qui était révolue. On n'y comprenait rien. Il voyait bien qu'il y avait un contentieux entre ces deux là, mais il attribuait cela à la guerre. Et puis leur relation s'était normalisée. Elles semblaient bien s'entendre finalement.

Il n'a jamais su ce que sa grand-mère pensait de sa propre fille parce qu'ils n'en avaient jamais parlé. En revanche quand il était seul avec sa mère, il pouvait facilement constater qu'elle lui en voulait encore beaucoup. Par la

remarque du piédestal d'abord, mais aussi par d'autres petites insinuations qui n'allaient jamais vraiment jusqu'au bout. Quand il était en bas-âge, Jérôme avait attrapé la tuberculose, et son parcours avait bien failli s'arrêter là. Sauvé de justesse.

Et c'était sa grand-mère qui lui avait refile. Une bactérie, c'est comme ça. Le hasard, la malchance !

Mais sur ce point justement, ce n'était pas très clair et la mère de Jérôme laissait souvent entendre que cette transmission de la maladie au bébé n'était peut-être pas si involontaire. Jérôme n'en a jamais rien cru. Il en a même fait remontrance à sa mère, et que franchement comment peut-on penser cela ?

« Oh tu sais le premier soir où tu as été malade, tu avais énormément de fièvre. Ta grand-mère est venue et quand elle t'a vu, elle n'en avait rien à faire, je me souviens même qu'elle m'a dit :

- Eh bien il a le nez pincé, il ne passera pas la nuit !

Alors tu vois, ta grand-mère... »

Deuxième phrase enregistrée. Dans la même catégorie que la première : Il y a un truc bizarre avec la grand-mère. Mais cette histoire rapportée ne provoqua pas pour Jérôme un quelconque ressentiment vis-à-vis de sa grand-mère. Davantage vis-à-vis de sa mère en fait. « Pourquoi me dit-elle cela ? ». On avait bien senti qu'elle avait lâché cette histoire un peu parce qu'elle avait perdu ses nerfs de voir son fils en adoration devant sa grand-mère. On aurait même dit qu'elle trouvait qu'il devrait s'en méfier.

Et c'est vrai qu'il l'adorait, sa grand-mère. C'était une des rares personnes adultes qui le regardait autrement que comme un gosse. Ils discutaient tous les deux. Des liens très forts s'étaient noués. Tous les jeudis, il la rejoignait dans son minuscule appartement de la rue Lakanal, dans le quinzième, pour déjeuner. Cela lui prenait vingt minutes à pieds depuis chez lui. Elle devait certainement préparer le repas à l'avance, puisqu'elle revenait spécialement de son travail à midi pile et que tout était prêt. Puis ils retournaient tous les deux dans l'atelier du Passage des Entrepreneurs où elle repoussait des peaux autour de cendriers à effet centrifuge et qui étaient destinés à servir de cadeaux d'entreprise. La retraite était encore à soixante-cinq ans à cette période, et bien que proche d'y arriver elle n'y était pas encore.

Jérôme était toléré dans l'atelier et observait sa grand-mère pendant de très longs moments. Ensuite en milieu d'après midi il retrouvait sa petite copine du côté du square. C'était la fille du patron ou du chef d'atelier. Et les deux trouvaient toujours une idée d'occupation. A dix ans on n'a pas besoin de grand-chose pour fabriquer des aventures. Le jeu favori était d'en mettre un dans un caddy qui trainait là et de se faire pousser par l'autre dans les ruelles étroites du quartier. Une petite vie heureuse de titi parisien, quoi.

Un plaisir teinté de curiosité consistait à passer et repasser en caddy devant les locaux de l'armée du salut. Curiosité de voir qui venait là pour avoir à manger. Plaisir de voir les personnels en uniformes bizarroïdes. La musique aussi. Et puis parfois, il y avait des nouveaux pour faire le service. On les reconnaissait facilement. Ils se méprenaient sur les intentions de Jérôme et de son amie. Pensant qu'ils passaient et repassaient à proximité parce qu'ils avaient faim mais hésitaient de honte, ils leur servaient une soupe à chacun. Ce qui les faisait bien rire.

Bref, une bonne petite vie d'amusement, de jeux innocents, une grand-mère attachante. Tout allait bien. Et la mère de Jérôme ? Eh bien elle exagérait, forcément. Elle voyait tout en noir, surtout depuis la mort de son mari, le père de Jérôme. La tragédie s'était produite un vingt-cinq décembre. Jérôme avait six ans. Il ne savait pas grand-chose. Son père aurait trempé dans l'enlèvement et l'assassinat de Ben Barka. Plus d'un an plus tard il aurait été tué par vengeance alors qu'il était infiltré dans une autre opération, déguisé en Père Noël. Autant dire qu'on n'avait plus vu beaucoup de sapins de Noël décorés chez Jérôme après cela.

De son père, Jérôme n'avait aucun souvenir. Ou plutôt un seul, était-ce l'hiver 66, ou bien 65, il ne saurait le dire, mais c'était une bataille de boules de neige avec son père. Les autres histoires, on les lui avait racontées.

Son père était un type très grand et très maigre. Jérôme était maintenant un peu plus âgé que lui à sa mort. C'était sa copie conforme. Sur les quelques photos qui lui restaient on aurait pu les confondre. Des anecdotes qui couraient dans la famille, il ressortait côté caractère que c'était un grand bavard qui savait tout mieux que tout le monde ou du moins il en était convaincu. Là encore il fallait bien reconnaître une filiation indéniable.

## Chapitre deux. Cubi.

Mamonde était la dernière aïeule encore vivante de Jérôme. C'était la soeur de sa mère. Elle aussi avait connu les joies de la soupe d'épluchures, que les bonnes soeurs leur réservaient quand elles trouvaient que les pommes de terre avaient été pelées trop grossièrement. Neuf fois sur dix.

Mamonde était la contraction de Maman et de Raymonde qui lui avait été attribuée par une nièce qu'elle avait quasiment élevée au début des années soixante. Ensuite tout le monde s'était mis à l'appeler comme cela.



Mamonde en 2014.

C'est chez elle, dans une station thermale du Grand-Est, que Jérôme avait passé la totalité des vacances scolaires durant son enfance et son adolescence. L'idée était de soulager un peu sa pauvre veuve de soeur.

C'était la liberté absolue. Il pouvait entrer et sortir sans que personne ne lui demande jamais rien. A la limite du miracle. Il lui arrivait même juste d'ouvrir et fermer la porte d'entrée rien que pour constater qu'on ne lui posait aucune question. Rien. Pas de « Où vas-tu ? » Ou de « Pourquoi sors-tu ? », grands classiques parisiens.

Jérôme était resté très attaché à sa tante, même s'il avait fait sa vie ailleurs et qu'ils ne s'étaient pratiquement plus vus pendant quarante ans. Elle aussi avait fini par devenir veuve et vivait seule, ne sortant jamais de chez elle. Une sorte de grand confinement volontaire avant l'heure.

Et puis il était revenu récemment et y avait acheté une petite maison pour vivre une paisible retraite qui s'approchait, ou qui restait à distance en réalité, puisqu'au fil des lois successives cela faisait six ans qu'il lui restait deux ans à tirer. C'est à peine après avoir emménagé que l'in vraisemblable grand confinement s'était produit.

Et c'est ce grand confinement qui allait finalement lui permettre de rayer de sa liste quelques unes de ces phrases au sens inachevé.

Habitant désormais à quelques centaines de mètres de Mamonde, Jérôme pouvait facilement prendre de ses nouvelles et lui apporter l'essentiel. Il passait bien une infirmière matin et soir, mais qui n'était pas chargée des approvisionnements. Alors Jérôme prenait soin de lui téléphoner quotidiennement pour voir si elle n'avait besoin de rien.

La réponse était toujours non. Sauf après trois semaines, lorsque les réserves de vin se sont retrouvées à la cote d'alerte. « Ah ben apporte-moi un cubi de rouge alors, s'il te plait. Je vais bientôt en manquer ». Il faut dire qu'on picolait plutôt sec dans la famille. Et Mamonde ne faisait pas exception à la règle. Bien qu'elle ait mentionné au téléphone que le confinement, c'était très bien en définitif, parce que plus personne ne venait la voir et qu'elle avait tout le vin pour elle toute seule, elle finit tout de même par être à court.

Jérôme lui apporta donc son cubi, dûment équipé d'un masque et de gants. Puis il resta un peu pour discuter. Il sentait bien qu'elle était bien contente

de voir son neveu et qu'elle était un peu en manque de lien social, en plus du 12,5°.

Ensemble, ils parlaient un peu toujours des mêmes histoires que Jérôme connaissaient par coeur. Il faut dire qu'elle commençait un peu à perdre la notion du temps, Mamonde.

Mais ce jour là, comme ils vidèrent quelques verres de plus qu'à l'accoutumée, la conversation prit un tour inhabituel et bifurqua sur les raisons pour lesquelles, peu après la guerre, pratiquement toute la famille était allée habiter à Orléans.

« Personne n'avait d'attaches là-bas, fit remarquer Jérôme.

— Mais ils étaient là-bas à cause de ton père.

— Ah bon ?

— Oui bien sûr, il travaillait à l'hôtel de police d'Orléans. Et ta grand-mère l'a rejoint quand elle a pu.

— Ma grand-mère ?

— Oui bien sûr. Elle est venue le rejoindre et elle nous a emmenées ta mère et moi, pour qu'on cherche du travail. Ta mère en a trouvé à la cantine de la police justement là où travaillait ton père. C'est d'ailleurs là qu'elle l'a piqué à ta grand-mère.

— ... ?

— Eh bien tu ne savais-pas ? Mais si tu savais ! »

Elle s'était certainement rendu compte qu'elle avait parlé un peu vite et venait de trahir un secret. Sa soeur lui avait probablement fait jurer de ne jamais en parler. Alors elle a préféré faire comme si Jérôme savait depuis bien longtemps. « Bien sûr que tu le savais ! N'est ce pas que tu le savais ? ». Jérôme n'a pas voulu la contrarier. C'était inutile, alors il changea de sujet. Il éprouvait même de la gratitude parce qu'un petit cold case venait de se résoudre tout seul, grâce un confinement et à un cubi de mauvaise piquette.

Et tout s'emboîtait maintenant parfaitement avec le regard de sa mère quand elle critiquait sa propre mère. Un regard teinté de reproche, de vengeance satisfaite et de culpabilité.

Fin.

